

volonté personnelle de chacun, mais par la volonté de toute la race, moralement personnifiée dans son chef. C'est donc proprement un péché de famille, un péché de race, et non directement et proprement un péché personnel; c'est le péché du genre humain, ou comme dit saint Thomas, dont nous exposons ici la doctrine, c'est le péché de la *nature* et non de la *personne*¹. Si la théologie admet que tout homme naît coupable, c'est seulement dans la mesure et en la manière que comporte cette explication. En vérité il n'y a rien là dont la saine raison se puisse offenser » (M. Boisbourdin)².

¹ In 2, dist. 30, q. 1, a. 2. Cf. *De malo*, q. 1, a. 4.

² Voir Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, Conf. LXV, dernière partie, Paris, 1848, t. III, p. 615-625. Cf. E. Méric, *La chute originelle et la responsabilité humaine*, 3^e édit., in-12, Paris, 1877.

CHAPITRE V.

LE PARADIS TERRESTRE.

ARTICLE 1^{er}.

LA NARRATION BIBLIQUE DU PARADIS TERRESTRE EST-ELLE D'ORIGINE IRANIENNE?

Afin de mieux établir que le récit de la Genèse sur nos premiers parents n'est qu'un mythe, les critiques incrédules ont cherché à découvrir au récit biblique une origine étrangère et ils prétendent l'avoir trouvée dans les livres mazdéens de l'Iran. D'après eux, la narration hébraïque est embrouillée et confuse, ce qui démontre qu'elle n'est pas originale. Le rédacteur final s'est perdu au milieu des arbres du Paradis. M. de Gubernatis insiste sur ce point :

Ce que nous devons avant tout relever, c'est la confusion perpétuelle entre l'arbre de vie et l'arbre de science, entre l'arbre de la génération, du péché et de la pudeur, et l'arbre de la sagesse suprême, entre l'arbre dont le fruit est défendu et l'arbre dont la feuille couvre les parties du corps qui doivent être cachées. Au milieu du Paradis, il y a deux arbres, celui de la vie et celui de la science; les deux arbres en font évidemment un seul, de même que la *musa paradi-*

siaca ou figuier d'Adam, comme on l'a appelée, et la *musa sapientium* ont servi à désigner un seul et même arbre, le bananier. Le créateur commence, dans le récit biblique, par défendre à Adam de toucher à *l'arbre de la science*, et finit par placer l'ange à l'épée flamboyante devant le Paradis pour qu'il garde la route qui mène à *l'arbre de la vie*. Adam, après avoir péché, se couvre des feuilles du figuier et se cache au milieu du Paradis, c'est-à-dire précisément près des arbres et à la place même où il a dû pécher. L'identification des deux arbres du Paradis terrestre nous semble donc évidente¹.

Nous ne voyons pas comment les « deux arbres du Paradis n'en font évidemment qu'un seul, » parce que le bananier porte deux noms; nous ne voyons pas davantage comment la défense, faite à Adam avant la chute, de toucher à l'arbre de la science et l'ordre que reçoivent les Chérubins d'empêcher le premier homme, après sa chute, de manger du fruit de l'arbre de vie prouvent que l'arbre de la science qui a fait pécher nos premiers parents est le même arbre que l'arbre de vie qui le mettrait à l'abri de la mort; mais cette identification est essentielle à la thèse rationaliste, et voilà pourquoi les incrédules la soutiennent sans aucune raison. M. Renan va nous expliquer pourquoi :

Le mythe du jardin d'Éden présentait dans les traditions une assez forte variante. Selon une version, l'arbre central

¹ A. de Gubernatis, *La mythologie des plantes*, 2 in-8°, Paris, 1878-1882, t. I, p. 3. Contre ces assertions, voir *Archivio di letteratura biblica*, t. IV, p. 321-331.

du paradis était l'arbre de vie; selon une autre, c'était l'arbre de la distinction du bien et du mal. Le rédacteur jéhoviste prend le parti de les mettre tous les deux au milieu; dans la suite du récit, les deux arbres se confondent et se distinguent tour à tour¹.

D'où proviennent donc ces contradictions, d'après M. Renan? Elles proviennent de ce que le mythe du Paradis terrestre n'est pas d'origine israélite; il est d'importation étrangère et les narrateurs ont mal cousu ensemble les éléments qui leur ont été fournis par les sources auxquelles ils les ont empruntés. Le mythe du Paradis terrestre et des arbres extraordinaires qui y portent leurs fruits merveilleux est tiré de la mythologie iranienne. M. Littré a entrepris de le prouver dans une étude spéciale :

La rédaction biblique est un document de seconde main; l'original est dans l'Éran². D'après la conception éranienne, le paradis est situé au point de départ des deux grands fleuves (l'Indus et probablement l'Araxe), à l'Albourdj, montagne mythologique qui borne la terre vers le nord... Là est la demeure des génies... Ni nuit ni ténèbres n'y sont; il n'y souffle aucun vent brûlant ni glacial, on y trouve la fontaine Ardvigura, d'où provient sans doute l'idée des fontaines de vie et de jouvence; c'est là aussi que séjourna Yima, un des patriarches éraniens, dans son temps heureux. Voilà manifestement le type de l'Éden biblique... Toutes les conceptions

¹ E. Renan, *Les origines de la Bible*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 mars 1886, p. 247-248.

² M. Littré, comme plusieurs autres savants, écrit Éran au lieu d'Iran.

vont de l'Éran à la Palestine et non de la Palestine à l'Éran; elles portent, comme on voit, l'empreinte de leur origine. — Là ne s'arrêtent pas les ressemblances. L'Albourdj, cette montagne mythologique qui, comme je l'ai dit, soutient le paradis, offre deux arbres, croissant dans le voisinage l'un de l'autre. L'un porte le nom de l'arbre Tout-Bien, Toute-Semence, ... l'autre est le *haoma*; celui qui en mange devient immortel; il sert surtout dans la résurrection pour ranimer les corps des trépassés; il croît dans la fontaine Ardviçura. Ces conceptions mythologiques sont reproduites dans leurs traits essentiels par la Genèse... M. Spiegel note que, dans les livres éraniens aussi, l'arbre de vie est gardé: des grenouilles mythologiques en font sans cesse le tour, pour empêcher qu'un crapaud, créé par le mauvais principe, ne l'endommage; et il ajoute: « Il est aisé de voir que les chérubs occupent exactement la même place dans la Genèse. » — Le *hom* ou *haoma* des Éraniens est le *soma* des Indiens, qui joue un rôle essentiel dans le sacrifice brahmanique... Sa conclusion... est que cet arbre, qui figure dans les cosmogonies et qui semble appartenir au monde surnaturel et divin, et renfermer, d'origine, quelque idée suprême, n'est au contraire, d'origine, qu'un végétal réel, employé dans les sacrifices, et qui, de cet office, a passé à l'office cosmogonique et de la réalité à l'idéalité — [L'identification du second arbre génésiaque avec le second arbre avestique n'est pas] douteuse, mais ce second arbre dans le Zend-Avesta et dans la Bible diffère de nom et d'usage... C'est l'Éran qui a la priorité dans la conception du paradis terrestre; la Judée lui emprunte et la modifie pour son usage. Dans le paradis biblique comme dans le paradis éranien sont deux arbres, l'arbre de vie qui est commun aux deux paradis, et l'arbre dit Toute-Semence ou Tout-Bien, qui appartient au paradis biblique. Ce parallélisme dans le même emplacement, fait

reconnaître les objets malgré les déguisements qui sont survenus¹.

Nous n'avons garde de nier qu'il existe une parenté entre la tradition iranienne et le récit de la Genèse, mais cette parenté n'est pas de la nature que supposent M. Littré et certains savants, plus versés dans les études indo-européennes que dans la connaissance de l'archéologie sémitique. Si le Zend-Avesta, comme il est certain, nous a conservé le souvenir du Paradis terrestre et des arbres mystérieux que Dieu y avait plantés; si la Genèse nous a raconté aussi le séjour de nos premiers parents dans l'Éden et leur chute funeste, ce n'est pas parce que l'un a puisé dans l'autre, mais parce que l'un et l'autre ont reproduit la tradition antique, telle qu'elle leur était parvenue, c'est-à-dire pure dans le récit de Moïse, altérée dans celui de Zoroastre.

D'abord, en ce qui concerne les arbres paradisiaques, les Hébreux n'ont pas eu à les emprunter à l'Iran, par la raison qu'ils étaient comme une partie de leur héritage paternel. Abraham en avait certainement rapporté le souvenir de la Chaldée, sa patrie, où ils formaient une des croyances les plus vivaces et les plus populaires. L'arbre sacré est une des représentations les plus fréquentes sur les monuments assyro-chaldéens². On peut

¹ E. Littré, *Du mythe de l'arbre de vie, Philosophie positive*, t. v, nov. 1869, p. 340-344. Littré analyse à sa manière dans cet article ce qu'avait dit Fr. Spiegel, *Genesis und Avesta*, dans *Das Ausland*, 1868, t. xli, nos 12, 18, 19 et 22, p. 625 et suiv. Outre la création, Spiegel traite aussi du déluge, p. 656.

² Voir Figure 112, d'après un bas-relief du Musée du Louvre; et

le voir, plusieurs fois répété, dans tous les musées d'Europe qui contiennent les débris de l'art ninivite et babylonien et dans les grands recueils qui reproduisent les bas-reliefs exhumés des ruines des palais royaux des bords du Tigre et de l'Euphrate. Ce n'est donc que par

une erreur historique flagrante que l'on peut prétendre que les Israélites ont emprunté à des étrangers ce qui faisait partie de leurs traditions de famille.

Mais si les arbres de l'Éden ne sont pas d'origine mazdéenne, le serpent, du moins, ne l'est-il pas? M. Bréal se prononce pour l'affirmative :



112. — Arbre sacré assyrien.

Le récit contenu dans le troisième chapitre de la Genèse offre avec les croyances mazdéennes, un rapport trop frappant pour que nous puis-

sions nous refuser à y voir une infiltration des idées iraniennes... Le serpent rappelle *Ahriman* par sa forme et par son rôle... Le caractère de la narration juive semble indiquer une provenance étrangère. Le mythe est naïvement défiguré, et certaines circonstances fabuleuses sont rapportées par l'historien sans qu'il en comprenne le sens. Ainsi le serpent, tout en jouant le rôle d'*Ahriman*, est simplement présenté comme *le plus rusé des animaux que l'Éternel Dieu avait faits*. Ces paroles de Dieu : *Je mettrai une inimitié entre toi et la*

cf. les détails que nous avons donnés à ce sujet dans *la Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. 1, p. 224-231.

femme, et entre ta semence et la semence de la femme; cette semence te brisera la tête et tu lui mordras le talon, sont comme une réminiscence vague de la guerre éternelle qu'*Ahriman* fait au genre humain. La narration biblique porte le caractère d'un récit pris de seconde ou de troisième main et altéré par la circulation. C'est le tableau de l'invasion d'*Ahriman* dans le monde, interprété par le peuple hébreu dans le sens du monothéisme, et arrangé en apologue. Au reste, quand les Juifs se trouvèrent plus tard mêlés aux Perses et pénétrés en tous sens par leurs croyances, ils ne s'y trompèrent pas et d'instinct ils reconnurent Satan dans le serpent et un *paradis* dans le jardin d'Éden¹.

Malgré les assertions si confiantes des incrédules, l'histoire du serpent tentateur n'est pas un mythe emprunté au mazdéisme. Un savant qui fait autorité dans ces matières, M^{sr} de Harlez, l'a savamment démontré :

Cette opinion pouvait se soutenir il y a quelques années; mais aujourd'hui les textes chaldéens lui donnent un démenti formel. Le serpent tentateur de la Genèse était connu en Babylonie bien des siècles avant que les Aryas et les Iraniens en particulier eussent touché les frontières des pays sémitiques ou fussent entrés en rapport avec eux. D'ailleurs, si ces auteurs eussent réfléchi un instant, ils auraient [reconnu] toute l'improbabilité de leur thèse. L'attribution au serpent d'un caractère religieux est un fait répandu sur toute la surface de la terre; pour la plupart des peuples, le serpent est le représentant du mauvais génie; quelques-uns l'adorent, peut-être à ce titre même. L'Égypte vénérat la vipère à

¹ M. Bréal, *Hercule et Cacus*, dans *Mélanges de mythologie*, in-8°, Paris, 1878, p. 124-125.

corne¹ et l'*uræus*. Les livres magiques d'Accad sont pleins de formules conjuratoires contre le serpent *am-kahou-ef* et ses congénères; on peut consulter à ce sujet les livres de MM. Chabas et Devéria. La population touranienne avoisinant la mer Caspienne adorait le redoutable reptile; les Accads représentaient le dieu Éa (l'intelligence) sous cette figure. En Babylonie, on adorait un énorme dragon². On le voit, si les Juifs avaient voulu emprunter quelque part la croyance au serpent mythique, ils n'avaient pas besoin de passer les grands fleuves de la Mésopotamie et de pénétrer dans les montagnes caspiennes... Nous avons vu plusieurs fois qu'Anromainyus [Ahriman] n'est traité de serpent ou représenté comme tel ni dans l'Avesta³, ni même dans le tardif *Bouhdehesh*⁴.

¹ Hérodote, II, 74.

² « Dan., XIV, 22. En Grèce, nous pourrions citer le serpent d'Épidaure, les deux serpents d'Athènes et ceux du caducée. Le serpent, bon ou mauvais génie, se rencontre en Italie, en Gaule, en Germanie, chez les Slaves, en Afrique, en Asie, en Amérique. On peut consulter à ce sujet Fergusson, *Tree and serpent worship*, Londres, 1868; Girard de Rialle, *Mythologie comparée*, ch. VI; Grimm, *Deutsche Mythologie*; Brinton, *Myths of the New World*; Mülller, *Amerikanische Urreligionen*, etc. » Voir aussi *Die griechischen Schlangengöttheiten*, dans F. W. L. Schwartz, *Prähistorisch-anthropologische Studien*, in-8°, Breslau 1884, p. 68-96.

³ L'Avesta nous montre, au contraire, Anro-Mainyus produisant le serpent : « Mais à cette (œuvre) Anro-Mainyus le meurtrier opposa une création hostile : un serpent issu d'un fleuve. » *Avesta, Vendidad*, Fargard I, trad. Harlez, t. I, p. 83.

⁴ *Les origines du Zoroastrisme*, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1880, p. 153-154.

ARTICLE II.

DANS QUELLE PARTIE DU MONDE ÉTAIT SITUÉ
LE PARADIS TERRESTRE.

Nous n'avons pas à entrer ici dans la discussion des savants sur la situation précise du Paradis terrestre¹; parce que cette question est une question d'érudition, non d'apologétique; il suffit à notre but de montrer que les objections soulevées par les incrédules contre le récit de la Genèse sont sans fondement. Or, quel que fût le site géographique de l'Éden, — c'est là un problème sur lequel les avis peuvent être partagés, — il y a du moins un point certain, c'est que l'auteur sacré le place en Asie. Nous devons donc établir que l'Asie a été réellement le berceau de notre espèce. En démontrant plus haut l'unité de l'espèce humaine, nous avons prouvé par là même la fausseté des théories polygénistes qui supposent que diverses espèces d'hommes sont autochtones dans les lieux où on les rencontre encore la plupart. Il nous faut maintenant montrer que le premier couple humain, d'où nous sommes tous descendus, a été créé en Asie. M. Carl Vogt, au congrès des naturalistes allemands tenu à Inspruck, en 1868, a contesté cette vérité généralement reconnue et soutenu que la civilisation est d'origine africaine :

¹ Les opinions diverses sur ce sujet ont été exposées dans le *Manuel biblique*, 7^e édit., n° 287, t. I, p. 476, et dans *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. I, p. 212-223.

Nous pouvons démontrer avec certitude que notre première civilisation n'est pas, comme on l'avait jadis enseigné, originaire de l'Asie, mais qu'elle vient évidemment de l'Afrique, c'est-à-dire du sud du bassin de la mer Méditerranée. D'une part, nous pouvons peut-être démontrer, par l'étude des plus anciennes couches, que l'émigration humaine est venue peu à peu de cette région; d'autre part, nous pouvons maintenant, en suivant la civilisation primitive, établir (comme Heer l'a fait par l'étude des anciennes plantes cultivées dans les habitations lacustres), que ces plantes ne viennent pas de la haute Asie, comme on le disait jadis, et comme on continue de le répéter dans bien des livres, mais bien de l'Afrique, c'est-à-dire de la région méridionale, et en partie de l'Égypte¹.

D'autres savants ont imaginé de placer le berceau de l'humanité dans les régions intertropicales et ils ont supposé un continent aujourd'hui submergé, situé sous l'équateur, au sud de l'Asie actuelle; ils l'ont appelé la *Lémurie*. Là, disent-ils, là seulement, l'homme encore enfant a pu vivre, se mouvoir et se propager. La douceur du climat le dispensait de couvrir sa nudité et d'habiter des maisons; les racines nourricières et les fruits étaient à la portée de sa main; il put croître et grandir jusqu'à ce qu'il fût capable d'affronter ailleurs la grande lutte pour l'existence.

Cette hypothèse a le tort de contredire les faits. L'étude des populations actuelles et de leur langue, confirmant les données bibliques, amène les savants les plus

¹ C. Vogt, *L'histoire primitive de l'homme*, dans la *Revue des cours scientifiques*, t. VI, 1868-1869, p. 816.

sérieux et les plus autorisés, « à placer le berceau de l'espèce humaine en Asie, dit M. de Quatrefages, non loin du grand massif central de ce continent et dans le voisinage de la région où prennent naissance tous les principaux fleuves qui le sillonnent au nord, à l'est et au sud. » Voici comment s'exprime à ce sujet l'illustre anthropologiste :

Les trois types physiques fondamentaux humains, le Blanc, le Jaune et le Noir sont représentés autour de ce massif par des populations tantôt pures, tantôt métissées à des degrés divers. Au nord, au nord-est, sont répandues des populations jaunes, dont le type est plus ou moins altéré par le mélange avec les Blancs allophyles... À l'ouest, le même type s'est croisé sur de larges espaces avec les Blancs aryans ou sémites. Les Aryans au sud et au sud-ouest, les Sémites au delà dans la même direction complètent la ceinture. Les Noirs, partout rompus, dispersés et le plus souvent métissés de Jaunes, plus rarement de Blancs, ont laissé leurs traces, sur un large espace, au sud sur le continent, et aussi dans les îles bengalaises, les archipels malais et jusqu'au Japon.

Les trois types linguistiques, ainsi qu'une foule de langues dérivées qui les relient l'une à l'autre, sont représentés dans les mêmes régions. À l'ouest, au nord-ouest, au nord-est, à l'est règnent les langues agglutinatives; au sud-est, les langues monosyllabiques. Le domaine des langues à flexion commence au sud-ouest et forme au sud de l'Himalaya une bande dont la position suffirait presque pour indiquer qu'elle est le résultat d'une conquête. Le centre lui-même est occupé par des peuples jaunes, peut-être métissés de Blancs allophyles, au moins sur quelques points, et qui parlent des

langues agglutinatives au nord, des langues monosyllabiques au sud. Aucune autre partie du monde ne présente rien de pareil... Ainsi tout concourt à faire admettre que les vieilles populations ont pris naissance dans le voisinage du grand massif asiatique et ont ensuite irradié en tous sens, emportant chacune avec elle la forme du langage qu'elle avait atteinte... [Cependant] en plaçant notre premier berceau dans l'Asie centrale, on laisserait sans explication bien des faits révélés par les études préhistoriques... Les résultats auxquels sont arrivés les paléontologistes ont jeté un jour tout nouveau sur ce problème, en permettant de reporter bien plus au nord nos origines géographiques, ... [mais] tout nous ramène à l'Asie¹.

Dans un autre de ses ouvrages, *l'Unité de l'espèce humaine* (1861), M. de Quatrefages avait déjà montré comment la géologie zoologique oblige à croire au « cantonnement primitif » de l'espèce humaine, comme à son unité. Ces points établis justifient la conclusion suivante :

De ces deux faits fondamentaux, démontrés en dehors de toute idée préconçue, de tout dogme religieux comme de tout système philosophique, il résulte que l'homme, parti de son centre de création situé très probablement dans les hautes régions de l'Asie, n'a occupé le reste du monde que peu à peu et de proche en proche. En d'autres termes, le peuplement du globe s'est fait par voie de migration².

¹ A. de Quatrefages, *Histoire générale des races humaines*, in-8°, Paris, 1887, p. 132-134.

² A. de Quatrefages, *Les Polynésiens*, in-4°, Paris (1866), p. 2-3.

De l'Asie, le genre humain a pu aisément rayonner sur toute la surface de notre globe. L'Asie occidentale est comme le centre de notre monde habité¹. Au nord, tous les continents convergent et offrent des chemins à l'homme dans toutes les directions. En un point, au détroit de Behring, ils se rapprochent tellement les uns des autres qu'il n'y a plus entre eux qu'un intervalle de quelques kilomètres : on est là en Europe et en Amérique. Au sud, l'Arabie forme comme un pont naturel pour conduire l'Asiatique dans la vallée du Nil et de là au cœur même de l'Afrique. Plus au sud encore, par delà les promontoires de la côte asiatique, sont semées les brillantes îles de l'Archipel, séparées seulement les unes des autres par des mers relativement petites et reliées par une chaîne continue à l'Australasie. Au sud-est du berceau de l'humanité, l'Inde s'ouvrait aux premiers hommes et plus loin s'étendaient les riches plaines de la Chine. En remontant de proche en proche le courant de la civilisation, autant qu'il est possible de le faire pour ces temps reculés, nous arrivons toujours à l'Asie, qui est le foyer de la civilisation, comme le berceau de l'humanité : *Ex Oriente lux*. Si nous recherchons, par exemple, d'où viennent les animaux domestiques qui ont toujours été d'un grand secours pour l'homme, nous sommes aussi ramenés vers la patrie primitive de notre espèce. Presque tous en sont originaires, c'est-à-dire quinze mammifères et neuf

¹ Les grandes révolutions géographiques qui ont bouleversé la face de notre planète sont antérieures aux migrations de l'homme.

oiseaux : le chien, le cheval, l'âne, le porc, le chameau, le dromadaire, la chèvre, le mouton, le bœuf, le zèbre, le buffle, le renne, le yak, l'arni et le gayal, parmi les mammifères; le pigeon, la poule, le paon, la tourterelle à collier, l'oie cygnoïde, le faisan ordinaire, le faisan doré, le faisan argenté, le faisan à collier parmi les oiseaux.

Ce n'est pas par le nombre seulement que se distingue la liste des espèces domestiques d'origine asiatique. Ce qui frappe avant tout, c'est qu'elle comprend les espèces les plus utiles, celles qui ont permis à l'homme de se réunir en sociétés compactes, comme nos bêtes à chair, à lait, à laine, le cochon, le bœuf, le mouton, avec leurs succédanés et celles dont il s'est servi pour lutter contre toutes les autres, le cheval et le chien. Toutes ces espèces précieuses appartiennent à la catégorie de celles dont la domestication remonte à une époque indéterminée et se perd dans la nuit des temps préhistoriques¹.

Les métaux étaient connus en Asie dès la plus haute antiquité. Une figurine votive en métal, trouvée par M. de Sarzec à Tell-Loh, et représentant un personnage divin agenouillé, est en cuivre pur, sans étain, d'après

¹ A. de Quatrefages, art. *Races*, dans le *Dictionn. encyclop. des sciences méd.*, 3^e série, t. 1, 1874, p. 365. — C'est en Asie, et seulement en Asie, que le blé, la plante nourricière par excellence, est indigène, d'après quelques-uns, quoique d'après le plus grand nombre on ne l'ait rencontré nulle part à l'état sauvage. M. de Candolle assure que des recherches nouvelles ont permis de constater que le blé croît spontanément en Mésopotamie. Voir sa lettre dans le *Babylonian Record*, octobre 1888, t. 11, p. 266.

l'analyse qu'en a faite M. Berthelot¹. Or, elle porte gravés les noms des rois Gudéa et Dungi, ce qui prouve qu'elle est extrêmement ancienne, et de beaucoup antérieure à Abraham. Non seulement les métaux étaient connus en Asie, mais c'est de là que nous en sont venus l'usage et en partie les noms². Sans doute, nous ne remontons pas par là jusqu'aux origines de l'humanité; il s'en faut d'autant plus que le déluge a détruit l'humanité primitive à l'exception de la famille de Noé; mais l'humanité nouvelle s'étant propagée à peu près dans les lieux mêmes où elle avait été créée, il n'est pas inutile de rappeler que c'est en Asie, non en Afrique et en Égypte, que nous retrouvons les plus anciennes traces de notre civilisation. Aussi reconnaît-on généralement qu'on ne peut placer le berceau de l'homme ni en Europe, ni en Amérique, ni en Océanie, ni dans l'Inde³. Et les ennemis de la Bible eux-mêmes, à part

¹ *Académie des Inscriptions (Journal officiel)*, 3 janvier 1887, p. 30.

² Voir sur les origines asiatiques de la civilisation, Sayce, *The Phœnicians in Greece*, dans la *Contemporary Review*, décembre 1878, p. 60-76. — Quant aux origines de la civilisation des Gaules, voici ce que dit M. A. Bertrand, *Discours d'ouverture de l'école du Louvre*, 1883, p. 104 : « On croit généralement et l'on enseigne encore que les germes de la grande civilisation nous ont été apportés par la colonie phocéenne de Marseille. L'archéologie démontre que la Gaule n'a rien dû aux colonies grecques de la Méditerranée en dehors de la monnaie et de l'alphabet. Le progrès nous est venu par la voie du Danube, à la suite d'immigrants et de conquérants de race celtique, Celtes et Gaulois. Le foyer de lumière a été pour nous, non la Grèce ou l'Italie, mais le fond de la mer Noire et dans le lointain la Perse et l'Assyrie. »

³ O. Peschel, *Völkerkunde*, 5^e édit. par A. Kirchhoff, in-8°, Leipzig, 1883, p. 40-41.

quelques rares exceptions, avouent que l'Asie a été le berceau de l'humanité.

J'admets que le genre humain a eu une seule patrie primitive... Ce soi-disant « paradis, »... ne peut trouver place ni en Australie, ni en Amérique, ni en Europe; on peut au contraire, d'après nombre d'indices, le placer dans l'Asie méridionale¹.

On le voit, on n'est pas d'accord relativement à la partie de l'Asie où le premier homme a vu la lumière du jour, mais il y a une unanimité presque complète pour considérer l'Asie elle-même comme notre patrie primitive. Il faut que cette vérité s'impose avec une force exceptionnelle pour rallier ainsi des savants en désaccord sur presque tout le reste.

¹ E. Hæckel, *Histoire de la création*, p. 613. Il suppose que « la patrie primitive de l'homme a été un continent actuellement submergé par l'Océan Indien; ce continent était vraisemblablement situé au nord de l'Asie actuelle. » *Ibid.* Contre cette hypothèse, voir A. de Quatrefages, *Histoire générale des races humaines*, p. 134. — Sur le berceau de l'humanité, placé à Pamir près de l'Himalaya, voir Obry, *Du berceau de l'espèce humaine*, in-8°, Paris, 1858; E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 3^e édit., t. 1, p. 476-490; G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3^e édit., p. 132.

ARTICLE III.

LES CHÉRUBINS, GARDIENS DU PARADIS TERRESTRE.

« Dieu, dit la Genèse, plaça à l'orient (ou devant le paradis de délices, des Chérubins avec une épée enflammée pour garder le chemin qui menait à l'arbre de vie¹, » afin d'empêcher Adam et Ève d'y rentrer. C'est la première fois que le texte mentionne les *Keroubim*, mais leur nom reparait souvent, soit dans le Pentateuque, soit dans les autres livres des Écritures pour désigner tantôt des êtres supérieurs qui font partie de la cour céleste, tantôt des représentations figurées, sculptées, gravées ou peintes. D'après les rationalistes, M. Reuss entre autres, les Chérubins qui gardent l'entrée du Paradis terrestre ne sont que des animaux chimériques, comme on en trouve dans toutes les mythologies antiques :

Les Kéroubs ne sont ni des anges ni des éclairs. Nous devons y voir des êtres fantastiques, tels que les traditions recueillies en Orient par les auteurs classiques² les plaçaient dans les contrées septentrionales pour y garder l'or, et tels que les livres hébreux, par exemple Ézéchiël, chapitre 1^{er}, les décrivent à leur tour, mais dans un autre sens. Leur

¹ Gen., III, 24.

² « Par exemple, Ctésias, *Ind.*, 12; Hérodote, IV, 13. 27; Eschyle, *Prométhée*, 804; Élien, *Hist. anim.*, IV, 27; cf. Pline, *H. N.*, VII, 2, etc. »

nom même rappelle celui des griffons, sous lequel ils sont connus dans la littérature grecque et latine. Du reste, notre passage est sans analogie dans l'Ancien Testament, et pourtant on voit que l'auteur parle de ces êtres comme d'une chose connue¹.

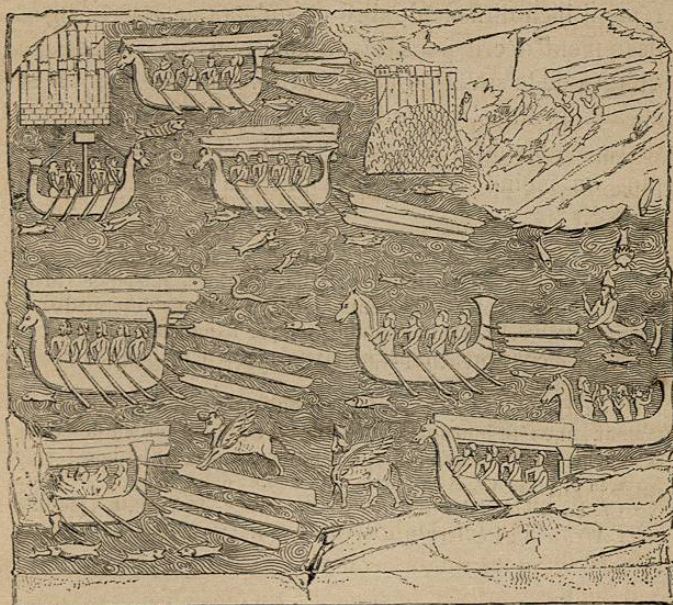
Ni M. Reuss ni aucun critique ne peut nous dire en réalité ce qu'étaient les Chérubins de la Genèse et quelle était leur forme, par la raison que ce livre ne nous en dit absolument rien. Or, seul, il aurait pu nous l'apprendre. La tradition ecclésiastique elle-même est loin d'être unanime sur ce sujet et laisse par conséquent le champ libre aux commentateurs. Plusieurs Pères d'une grande autorité, comme saint Éphrem, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin, suivis aujourd'hui par la plupart des interprètes catholiques², croient qu'il s'agit d'anges revêtus d'une forme sensible et armés d'une épée flamboyante pour fermer à nos premiers parents l'accès de l'Éden. Nous ne voyons pas qu'on puisse opposer de difficulté sérieuse à cette interprétation, dès lors qu'on croit à l'existence des anges, mais il faut remarquer néanmoins qu'elle n'est pas de foi et qu'il est loisible, par suite, d'accepter toute autre explication qu'on jugera meilleure, pourvu qu'elle ne soit pas inconciliable avec l'inspiration de Moïse³.

¹ Ed. Reuss, *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 299-300.

² Voir Cornelius a Lapide, édit. Vivès, t. 1, p. 244.

³ C'est pour ce motif qu'on ne peut admettre l'explication de M. Reuss, non plus que celle de Rosenmüller, qui suppose qu'il s'agit dans ce passage des environs de Babylone où le naphte s'enflamme spontanément et rend l'abord de cette région impossible,

Théodore d'Héraclée¹ et Procope de Gaza² ont cru que les Chérubins étaient des spectres ou des fantômes



113. — Keroub assyrien au milieu de navires transportant des bois.
Bas-relief du Musée du Louvre.

terribles, qui paraissaient entourés de flammes ou armés d'un glaive de feu. D'autres, au sentiment des-

Rosenmüller, *Scholia in Gen.*, 3^e édit., Leipzig, 1821, p. 121-122. Sickler a vu là un volcan, *Ideen zu einem Vulkan, Erdglobus*, p. 6.

¹ Dans Théodoret de Cyr, *Quæst. XL in Gen.*, t. LXXX, col. 141-144.

² Procope, *In Gen.*, III, 24, t. LXXXVII, col. 228.

quels s'est rangé saint Thomas, ont pensé que ce glaive de feu désignait une zone de flammes ou une région brûlante qui rendait le Paradis inaccessible¹. Il est assurément bien difficile de dire ce qu'était ce glaive, insuffisamment décrit par Moïse, mais nous ne sommes pas obligés de le savoir. Quant aux *Kiroubi* des Assyriens² et aux griffons des autres peuples, il n'est nullement invraisemblable de supposer qu'ils étaient un souvenir plus ou moins défiguré des anciens gardiens du Paradis³.

¹ « Salvis sensus spiritalis mysteriis, ille locus præcipue videtur inaccessibilis propter vehementiam æstus in locis intermediis ex propinquitate solis. Et hoc significatur per flammeum gladium, qui versatilis dicitur propter proprietatem motus circularis hujusmodi æstum causantis. » 2^a 2^e, q. 164, a. 2, ad 5^{um}.

² Voir Figure 113 un *Keroub* assyrien représenté avec un corps de taureau, une tête humaine et des ailes d'aigle, au milieu de la mer. A gauche est un taureau ailé. Au milieu, à droite, le dieu Dagon. Navires et poissons. A la partie supérieure, deux tours.

³ Cf. *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. I, p. 233-239; *Archivio di letteratura biblica*, t. II, p. 249 et suiv.; t. III p. 57-60.

CHAPITRE VI.

DE L'ÉTAT DES HOMMES PRIMITIFS.

Une des erreurs les plus répandues de nos jours est celle qui consiste à affirmer que les premiers hommes ont vécu à l'état sauvage. Malgré les traditions primitives qui placent à l'origine des temps un âge d'or, un certain nombre d'anthropologistes ne se représentent nos premiers parents que comme des êtres misérables, grossiers, sans aucune culture, à peine distincts des bêtes contre lesquelles ils ont constamment à lutter. Les peintres naturalistes aiment à nous montrer sur leurs toiles des hommes hideux, à figure bestiale, se disputant des lambeaux de chair saignante et vivant comme des bêtes. Un historien de la civilisation, M. Kolb, nous dit :

Longtemps avant Darwin, tous les hommes sans préjugés, qui cherchaient à se rendre compte de ce que nous savons des commencements de l'humanité et qui considéraient l'état des peuples sauvages, avaient été amenés à penser que les hommes primitifs devaient être au plus haut degré barbares, grossiers et semblables aux bêtes. Depuis Darwin, il ne peut plus y avoir de doute à ce sujet, alors même qu'on repousse la théorie de l'origine simienne de notre espèce, à l'é-